

Esdras Minville : nationalisme économique et catholicisme au Québec durant l'entre-deux-guerres. Par Dominique Foisy-Geoffroy. (Québec: Septentrion, 2004. 174 p., ill., bibl. ISBN 2-89448-369-4 29,95\$)

Jonathan Fournier

Volume 30, numéro 2, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800552ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/800552ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

0829-2507 (imprimé)

1918-7750 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fournier, J. (2007). Compte rendu de [*Esdras Minville : nationalisme économique et catholicisme au Québec durant l'entre-deux-guerres.* Par Dominique Foisy-Geoffroy. (Québec: Septentrion, 2004. 174 p., ill., bibl. ISBN 2-89448-369-4 29,95\$)]. *Scientia Canadensis*, 30(2), 129–131. <https://doi.org/10.7202/800552ar>

***Esdras Minville : nationalisme économique et catholicisme au Québec durant l'entre-deux-guerres.* Par Dominique Foisy-Geoffroy. (Québec: Septentrion, 2004. 174 p., ill., bibl. ISBN 2-89448-369-4 29,95\$)**

Véritable pilier des sciences sociales, Esdras Minville a marqué tant le paysage scientifique qu'idéologique de l'histoire du Québec. Il est notamment l'un des premiers économistes canadiens-français. À travers ses engagements, il a fait la promotion du nationalisme et de la doctrine sociale catholique, tout comme ses collègues Édouard Montpetit et François-Albert Angers. Influent à plus d'un titre, il occupa les fonctions de directeur de l'École des Hautes Études commerciales de Montréal de 1938 à 1962, de président de la Chambre de commerce de Montréal en 1947 et 1948 et de doyen de la Faculté des sciences sociales de l'Université de Montréal au cours des années 1950. Ses nombreuses implications sont le reflet d'une pensée traditionaliste axée vers l'action sociale. Dans l'ouvrage consacré à la vie de cet intellectuel, l'historien Dominique Foisy-Geoffroy se préoccupe de la dimension idéologique chez Minville, la partie la plus connue de son œuvre.

Issu d'un mémoire de maîtrise, l'ouvrage de Foisy-Geoffroy cerne la période allant de 1923 à 1939, époque où les engagements sociaux de Minville sont riches et nombreux. En effet, il collabore à des revues telles que *L'Action française* (qui deviendra *L'Action nationale*) ainsi qu'à *l'Actualité économique*, revue des questions économiques et organe de l'École des Hautes Études commerciales de Montréal. L'ouvrage du jeune historien est divisé en deux parties. D'abord, il s'intéresse aux fondements théoriques de la pensée de Minville. La seconde partie est quant à elle consacrée aux solutions du « problème canadien-français ». Ces deux dimensions sont intimement liées chez cet économiste pour qui « [i]l n'y a pas de théorie qui vaille si elle ne conduit pas à l'action » (p. 79).

La première partie sur la pensée de Minville est habile. Elle aborde avec précision les principaux éléments d'une pensée dominée par des valeurs fortement inspirées du nationalisme et du catholicisme. Au point de vue économique, le grand problème des Canadiens-français résiderait dans la « rupture de l'équilibre entre les grandes villes (surtout Montréal) et les régions » (p. 69). N'étant pas un des « pères du Québec moderne » (p. 154), Minville juge que ce n'est pas à l'État qu'il faut demander de

redresser la situation. L'économiste d'origine gaspésienne insiste : « la société civile doit d'abord et avant tout trouver en elle-même les ressources de sa propre réforme » (p. 36).

La deuxième partie de l'ouvrage comporte certaines faiblesses. Elle est consacrée aux solutions mises de l'avant par Minville pour soulager le Canada français de ses problèmes socio-économiques, aggravés par une crise économique sans précédent. Ainsi, l'auteur de *Invitation à l'étude* (1943) et de *Le citoyen canadien-français* (1946) mise sur une éducation nationale destinée à combattre l'individualisme et à favoriser la solidarité. L'autre cheval de bataille de Minville est la construction d'une véritable politique économique visant à rétablir l'ordre dans un développement économique chaotique.

Les mesures adoptées par l'État québécois au lendemain de la Révolution tranquille sont plutôt éloignées des préoccupations de Minville, digne représentant des élites intellectuelles d'autrefois et de leur traditionnelle méfiance à l'égard de l'État. Foisy-Geoffroy prend la défense, à plusieurs reprises, de certaines idées de Minville face aux nombreuses critiques adressées à ce penseur nationaliste. D'ailleurs, la conclusion nous apprend que l'une des choses que l'on doit retenir de l'œuvre de cet intellectuel,

c'est que le développement économique doit avant tout être le fait de la société civile, de la population elle-même, et non d'un État qui entretient une prospérité quelque peu factice et artificielle à coup d'importantes subventions. Non pas que l'État n'a pas de rôle à jouer dans le processus, bien au contraire, mais son rôle est un rôle de soutien. En effet, entre le laisser-faire caractéristique du libéralisme classique et le dirigisme économique, il y a un moyen terme, l'État subsidiaire, dont l'action consiste à donner toutes les chances à l'initiative privée, sans toutefois prétendre au rôle de déclencheur de cette initiative. (p. 156)

L'intérêt et l'enthousiasme de Foisy-Geoffroy à l'égard de Minville rendent l'ouvrage plus intéressant. Par contre, il aurait sans doute été souhaitable pour l'auteur de prendre une distance plus critique à l'égard des idées de Minville. On a souvent l'impression que l'auteur sent le besoin de justifier les choix de Minville.

Si l'ouvrage de Foisy-Geoffroy nous éclaire de brillante façon sur le paysage idéologique de l'entre-deux-guerres, on reste sur notre faim en ce qui concerne l'état de la recherche sur l'histoire des sciences sociales en général et des sciences économiques en particulier. Bien entendu, l'auteur ne s'était pas fixé comme objectif d'explorer le monde scientifique de cette période. Il a plutôt choisi d'aborder une dimension plus connue, soit celle de la pensée des intellectuels de droite au Canada français pendant l'entre-deux-guerres. Cela étant dit, il serait souhaitable que des auteurs s'attaquent éventuellement à l'histoire plutôt méconnue des sciences sociales au Québec. Par exemple, il aurait été instructif de mieux approfondir la conception de la recherche de Minville pour qui l'étude sert avant tout à la transformation de la société. Malgré quelques petits travers,

l'ouvrage est fort instructif. Bien écrit, *Esdras Minville : nationalisme et catholicisme social au Québec durant l'entre-deux-guerres* permet de mieux percevoir une pensée plus complexe que ce que certains historiens ont bien voulu nous présenter.

JONATHAN FOURNIER,
Université du Québec À Montréal